

naît. Il se vit contraint d'abandonner sa classe pour prendre du repos, mais toujours dans l'espoir de continuer tôt ou tard ses études. A la fin des dernières vacances, il comprit la terrible illusion, dont il avait été le jouet, et vit qu'il devait renoncer pour jamais au Séminaire. Depuis ce temps, la mort s'est appesentie graduellement sur cette innocente victime, jusqu'à ce qu'enfin, elle lui ait donné le coup fatal, qui l'a fait descendre dans la tombe.

Mourir à 18 ans, c'est trop tôt mourir ! mais Dieu a trouvé son âme nûtre pour le ciel et l'a ravie à notre affection ; pleurons sa perte, nous tous, qui étions ses amis et espérons qu'il se souvient de nous dans les cieux.

Nous prions la famille de notre regretté confrère de bien vouloir accepter nos plus sincères condoléances pour la douloureuse épreuve que le Seigneur vient de lui envoyer.

R. I. P.

UN CONFRÈRE.

Correspondance.

Monsieur le rédacteur,

Je regrette beaucoup que des circonstances incontrôlables m'aient empêché de répondre plus tôt à l'aimable et savante réfutation de votre correspondant Belzébuth ; mais enfin le proverbe est toujours là : mieux vaut tard que jamais. Sans doute, je devrais suivre l'exemple du savant mais trop modeste Lucifer. A moi bien plus qu'à lui, il appartiendrait d'admirer les beautés de la nature—non pas cependant de les chanter—sans chercher à en scruter les lois.. Mais pourtant, je ne suis pas encore *fatigué des luttes de la vie*, et les *souvenirs du passé* ne remplissent pas assez ma vie pour que je m'abandonne à tout jamais au silence et à la retraite.

Sans doute, s'il s'agissait d'une lutte dans laquelle tout l'avantage doit rester au vainqueur, jamais je n'oserais rompre un lance avec un adversaire aussi redoutable que Belzébuth. Mais, ce que l'on recherche avant tout, dans une discussion, c'est la vérité. Qu'il faille sacrifier son opinion, ou bien qu'on la voie triompher, peu importe, pourvu que l'on atteigne le but. Voilà ce qui m'engage à répondre aujourd'hui à mon aimable ami et confrère Belzébuth. La question qui nous occupe, a peut-être encore bien des coins obscurs, que mon intelligence est impuissante à pénétrer : la discussion seule peut faire jaillir la lumière.

D'abord Belzébuth trouve que mon ingénieuse explication de la rupture d'un verre sous l'action de l'eau bouillante n'est pas complète. Je n'en suis pas étonné ; mon intention n'était certainement pas de rendre un compte exact de toutes les causes *concourantes et adéquates* qui peuvent entrer dans la production de ce phénomène, d'autant plus que cela

n'était nullement nécessaire pour donner la solution du problème en question, et que la cause que j'avais choisie me suffisait pleinement. D'ailleurs, si mon savant confrère veut y regarder de près, il verra que, au point de vue du problème de la cuillère, nos deux explications diffèrent bien peu. J'avais dit : les différentes parties du verre se dilatent inégalement. Belzébuth me reprend et dit : ce sont les molécules du verre qui se dilatent inégalement. Toute mon erreur vient donc de ce que je n'ai pas su pénétrer jusqu'aux molécules. Elles sont si tenues ces molécules, qu'il n'est pas donné à tous les regards de les contempler ; aussi avais-je laissé ce soin à de plus savants, d'autant plus que pour résoudre le problème de la cuillère, je n'avais que faire des molécules. En effet que ce soit les différentes parties du verre qui se dilatent inégalement, ou bien que ce soit les molécules, il faut toujours en revenir à cette conclusion, que la cause pour laquelle le verre éclate sous l'action de l'eau bouillante, est l'inégale dilatation. Or la cuillère ne pouvant pas plus agir sur les molécules qu'elle n'agit sur les autres parties du verre, je ne vois pas trop quelle lumière l'explication de Belzébuth peut jeter sur la solution du problème qui nous occupe.

D'après mon opinion, cette solution se trouve dans l'absorption d'une certaine quantité de calorique par la cuillère. Et voici mon raisonnement : trois causes peuvent concourir à la rupture du verre : la chaleur comme cause première, puis la non-homogénéité du verre et sa trop lente conductibilité comme causes secondes. Or, évidemment la cuillère ne saurait influer sur ces deux dernières causes ; donc il faut qu'elle agisse sur la cause première. Mais cette opinion paraît inadmissible à mon confrère Belzébuth. A-t-il raison ? J'aime à le croire ; mais il ne l'a pas encore bien démontré. Voyons ses preuves et tâchons de les apprécier à leur juste valeur.

On peut donner, dit-il, du phénomène en question, une explication beaucoup plus claire et plus facile. Quelle est donc cette lumineuse explication, savant ami ? Je brûle de contempler la vérité qui vous est apparue sans nuages... Mais quoi ?... vous vous taisez ? C'est par trop cruel. Est-ce donc la coupe de Tantale que vous avez voulu approcher de mes lèvres ; ou bien avez-vous en l'intention de suspendre sur ma tête la redoutable épée de Damoclès pour me faire sentir le critique de ma position ? Je l'avoue, le procédé ne manque pas d'originalité ; mais une preuve scientifique m'aurait mieux satisfait, et surtout, m'aurait bien plus facilement convaincu. Aussi tant que l'arme menaçante ne fera que se balancer sur ma tête, tant que l'onde magique fuira mes lèvres altérées, je consens à endurer mon supplice plutôt que d'abandonner une opinion dont l'inadmissibilité n'est pas du tout démontrée.

Mais passons à une autre preuve qui est plus sérieuse, bien qu'elle ne rende pas mieux compte de l'inadmissibilité de

ma solution. Belzébuth fait sur l'échauffement et le refroidissement des liquides toute une dissertation, que Ganot lui-même n'aurait pas dédaignée. Certes, je ne conteste pas l'exactitude de cet exposé théorique ; mais je nie qu'il soit une preuve contre moi. Je sais tout aussi bien que Belzébuth qu'il est impossible de supposer que la cuillère agisse assez promptement sur toute la masse du liquide pour empêcher la rupture du verre. Mais cette action sur toute la masse est-elle nécessaire ? Je le nie. Sans doute si l'on suppose que la cuillère est introduite après l'eau, ou encore que l'eau est versée à côté de la cuillère, de façon à ce que celle-ci reçoive le contact de l'eau après le verre, cette cuillère devra agir sur toute la masse du liquide, et alors je concède l'inadmissibilité de mon opinion, mais j'affirme aussi qu'en pareil cas, le verre se cassera infailliblement, en dépit de la cuillère. Si Belzébuth m'avait lu plus attentivement, il aurait vu que j'ai mis une condition *sine qui non* à l'admissibilité de mon opinion et même à la production du phénomène, c'est que l'eau vienne tout d'abord en contact avec la cuillère. Pour cela, bien entendu, je suppose que l'eau n'est pas versée tout d'un bloc dans le verre ; car alors la rupture de ce dernier serait certaine. Il faut donc, pour que le phénomène se produise, que l'eau soit versée sur la cuillère en un jet continu et d'une grosseur qui dépend naturellement du volume de cette cuillère. En ce cas, voici suivant moi, ce qui doit se passer. La première partie du jet, en tombant sur la cuillère, doit nécessairement perdre une certaine quantité de calorique absorbée par celle-ci, cette eau ainsi refroidie tombe sur le fond du verre et le réchauffe plus lentement qu'elle ne le ferait sans sa perte de calorique. la dilatation est par conséquent moins brusque ; ensuite, l'eau refoulée par le jet qui continue d'arriver, gagne les parois du verre et les réchauffe à leur tour ; puis le jet arrivant toujours et allant naturellement au fond, l'eau déjà refroidie monte graduellement en communiquant successivement aux différentes parties de la paroi sa chaleur relativement faible, et empêchant ainsi le verre de se rompre sous l'effort d'une dilatation trop brusque.

Dans cette explication comme on le voit, il n'est nullement nécessaire que la cuillère agisse sur toute la masse du liquide ; il suffit que cette action se fasse sentir sur une portion assez faible. Ainsi donc, l'absorption de calorique par la cuillère peut empêcher la rupture du verre sans qu'on soit obligé d'avoir recours au système de courants ascendants et descendants, comme le veut Belzébuth. D'ailleurs, je ne pense pas que mon ami ait été sérieux en me supposant assez de naïveté pour croire que le verre allait attendre, pour ne pas se rompre, la mise en mouvement de toute une série de courants intérieurs. Enfin, c'était une objection comme une autre ; je crois avoir démontré qu'elle ne renverse nullement mon explication.